Document generated on 11/02/2024 2:20 a.m.

Québec français

Nouveautés

Number 163, Fall 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65405ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2011). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (163), 4–15.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CHRONIQUE

AURÉLIE et JEAN-PIERRE GIRARD
L'Est en West
Montréal, Québec Amérique
2011, 232 pages

La réédition en format compact de *L'Est en West* de Jean-Pierre Girard souligne le dixième anniversaire de la belle aventure dans laquelle l'écrivain s'est engagé à l'été 2001 en parcourant les routes du Québec à bord de son *Westfalia*. Un voyage largement improvisé de quelque 10 000 kilomètres, en compagnie de sa fille Aurélie, âgée à l'époque de huit ans, et de leur chien Monsieur Savon.

Ce projet, ébauché dans le but de faire paraître huit chroniques hebdomadaires dans *Le Devoir*, s'est étoffé de quelques ajouts l'année suivante lorsque Girard a décidé de regrouper l'ensemble de ses articles afin d'en faire un livre. Pour conclure son périple, il a ménagé à ses fidèles et /ou nouveaux lecteurs (une chronique anecdotique dans un journal augmente généralement le lectorat d'un auteur…) deux rencontres inédites avec ses « Anges de la route », d'autres « Perles d'Au(rélie) » et quelques réflexions variées sur la vie – « après-onze-septembre » oblige…

Peu soucieux de suivre un itinéraire balisé, Girard emprunte allègrement des chemins de traverse qu'il élargit par sa vivacité d'esprit et sa sensibilité. À La Baie et à Chicoutimi il fait la fête à l'amitié, tout en s'interrogeant sur le sort de nos « vieux ». À la Pointe du Bout d'en Bas, à l'Isle-aux-Coudres, il tente de prouver à sa fille « qu'il y a plus d'étoiles dans le ciel que de grains de sable sur une plage » (p. 74) À Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, l'homme rend hommage à Anne Hébert et à Saint-Denys Garneau. Nous inciter à « voir tout le beau » – le seul qui compte : celui qui est gratuit – devient le motif impérieux de son errance. Sur un ton pétillant, il relève ce défi en établissant un dialogue sincère et spontané avec les lecteurs qui nourrissent ses chroniques. Cet échange représente d'ailleurs le point fort du livre. Aiguillonné par une curiosité ravie au service d'une Aurélie naturelle et allumée, l'écrivain célèbre l'humanité : serveuse, pompiste, préposé au stationnement… Tous ces héros du quotidien qui ressemblent à ceux qui peuplent son œuvre de fiction.

Girard aborde bien quelques questions qui ne sont plus guère d'actualité : l'utilisation du cellulaire en voiture ou le virage à droite au feu rouge par exemple, il passe souvent du coq-à-l'âne, nous inflige une ou deux petites leçons, mais dans l'ensemble ce projet d'écriture « détourné » a conservé toute sa fraîcheur et sa pertinence. Et quel répit, pour une fois, que celui de lire les chroniques d'humeur d'un auteur d'humeur pacifique ! C'est là que se trouve la note d'exotisme.

GINETTE BERNATCHEZ

CONTE

RÉJEAN OLIVIER
Contes, légendes et récits de Lanaudière
Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2010
xxxix, 657 pages [24] p. de pl.
coll. « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs »

On peut parcourir beaucoup de pays en lisant *Contes, légendes et récits de Lanaudière*. Sous la direction de Réjean Olivier, ce monumental ouvrage de 657 pages rassemble les textes les plus savoureux du patrimoine littéraire de la région lanaudoise. On y retrouve bien sûr les célèbres légendes d'Honoré Beaugrand comme « La chasse-galerie » ou « Le fantôme de l'avare », mais aussi des textes d'écrivains tombés dans l'oubli qu'on gagne à redécouvrir. Pensons à la poétesse Rina Lasnier, au symboliste Marcel Dugas et aussi à Robert de Roquebrune, de L'Assomption, dont la prose grave et méditative ressuscite les coutumes et les lieux ancestraux, dont le manoir seigneurial de son père, qui ont marqué son enfance. Si plusieurs récits relatent les épisodes fantastiques mettant en scène le diable, on découvre également l'influence de la mythologie algonquine dans le conte « Nipissingue – le sorcier indien à la tête de pierre », les récits d'homme fort et de personnages marquants (Louis Cyr, Madeleine de Repentigny) ainsi que plusieurs autres textes qui sont autant de fenêtres sur l'époque coloniale de la région. Les extraits des journaux de Joseph Royal et de Théophile-Stanislas Provost sur la prospection des territoires nordiques de la Matawinie sont une mine d'informations pour mieux comprendre le développement des paroisses et l'établissement des colons. Le récit de l'inondation de l'Île-du-Pas de même qu'un texte d'opinion sur l'affaire Nulty, un meurtre sordide qui ébranla l'opinion publique à la fin du XIX^{e} siècle, donnent une profondeur historique au recueil. Soulignons enfin que plusieurs textes mettent en lumière la présence acadienne au cœur de la région. Joseph-Octave Fontaine, entre autres, dresse une description touchante du mode de vie des femmes acadiennes ; Gabrielle Roy, également, dont les grands-parents sont natifs de la région, dépeint dans sa langue unique leur douloureux exode.

PASCAL CHEVRETTE

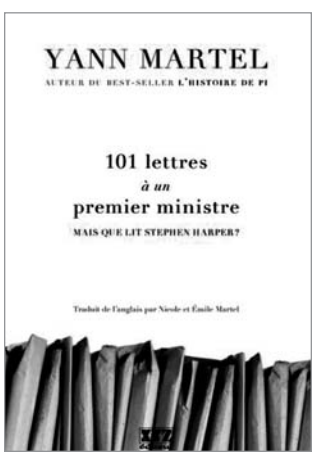
ESSAI

YANN MARTEL
101 lettres à un premier ministre. Mais que lit Stephen Harper ?
Traduit de l'anglais
par Nicole et Émile Martel
XYZ, Montréal
2011, 431 pages

Yann Martel a écrit 101 lettres au premier ministre du Canada, qui ne répond à aucun envoi. L'auteur de ces lettres est une des figures les plus connues de la littérature canadienne. Son *Histoire de Pi* a fait le tour du monde. Des « agents à la correspondance » lui envoient sept accusés de réception, froids et impersonnels. Les lettres s'étalent sur une période de presque quatre ans, au rythme de deux par mois, avec autant de livres qui ne dépassent pas deux cents pages, puisque Martel sait combien le temps de son interlocuteur est compté (parfois, Harper reçoit deux, voire trois livres, mais dont le nombre de pages est soigneusement compté). Si Harper ne répond jamais, pourquoi Martel a-t-il continué son entreprise ? Par entêtement ? Pour prouver aux Canadiens que leur leader se fiche complètement de tout ce qui touche à la culture ? C'est mal connaître l'auteur.

Comme on le sait, dès sa prise du pouvoir, l'actuel premier ministre du Canada, qui dirige un gouvernement majoritaire, s'est construit une image d'une parfaite opacité. Il cache non seulement ses émotions – si émotions il y a –, mais tout ce qui touche son *anima* (qui existe, qu'il le veuille ou non). Son attitude, ses agissements envers les arts révèlent ce qu'il pense de ces derniers : la littérature, la danse, les arts visuels, tout cela est du superflu qui n'apporte rien à l'économie canadienne. Les coupures, voire l'abolition de programmes de soutien aux artistes, aux manifestations artistiques tant au pays qu'à l'étranger, parlent par elles-mêmes. Le lecteur de ces *101 lettres* ne peut pas s'empêcher de croire qu'au Canada, les artistes créent des œuvres de qualité, envers et contre l'orientation du gouvernement fédéral, obnubilé par l'économie.

N'en déplaise à monsieur Harper : sans les arts, « nous connaîtrions-nous seulement un peu nous-mêmes ? » (p. 9). Ce mot de Gabrielle Roy, placé en épigraphe des *101 lettres*, résume le propos de Martel : les livres nous aident à mieux percevoir le monde dans lequel nous vivons, celui duquel nous sommes issus, et à construire la société de demain. L'écrivain a trouvé en la personne de Harper le meilleur prétexte pour constituer une bibliothèque de base, les *must* incontournables pour le leader d'un pays aussi important que le Canada. De Tolstoï à Proust, de Voltaire à Alberto Manguel, en passant par Swift, Burgess, Kafka, Buzzati, Calvino, Zweig, sans parler des Dante, Shakespeare, Goethe, Camus, voilà de quoi alimenter la réflexion. D'où la deuxième question que le lecteur aurait pu trouver comme sous-titre du livre, si elle n'était pas aussi blessante : « Harper réfléchit-il ? ». Dans ses lettres, Martel ne résume que rarement le sujet des livres envoyés. Il préfère s'en tenir à l'idée principale du texte, qui est le point de départ d'une réflexion très personnelle sur la façon d'aborder une question, qu'elle soit d'ordre économique, social, biographique, politique, littéraire, géographique, historique, etc. Un exemple : l'auteur parle des poèmes de Sappho, datant de deux millénaires et demi. À la fin du XIX[e] siècle, on a trouvé dans un dépotoir égyptien d'anciens papyrus et dans l'estomac d'un crocodile momifié des fragments de ces poèmes. À son interlocuteur muet, Martel donne le conseil suivant : « Pauvre Grèce, riche Grèce, Grèce mal gérée, Grèce convalescente – à côté de ce nom, vrai monolithe, ces adjectifs ne sont que roseaux. La Grèce restera toujours la Grèce [...]. Alors quand vous penserez à la Grèce, comme cela vous est arrivé souvent récemment, j'en suis certain, j'espère que vous pourrez voir les choses dans une perspective historique. *L'économie est une affaire de court terme. Ce qui perdure, c'est l'art.* Demandez à n'importe quel crocodile comment survivre dans le désert et il vous dira : *mieux vaut avoir un poème dans l'estomac qu'un chiffre dans la tête* » (p. 356 et 360, je souligne). La flèche est partie. Mais atteindra-t-elle sa cible ? Cette dernière, n'ignore-t-elle pas tout des efforts de l'écrivain, qui ne veut qu'offrir la beauté de la pensée libre ? Quand Harper ne sera plus premier ministre, quand il publiera ses mémoires, probablement écrits par un nègre, alors seulement nous saurons – peut-être – s'il a lu une seule de ces lettres, s'il a pris en considération les conseils on ne peut plus éclairés d'un citoyen canadien pas comme les autres, s'il a au moins feuilleté l'un ou l'autre des livres. Mais peu importe ce que Harper en a fait : si ce livre est lu par des Canadiens qui pensent, comme l'actuel premier ministre, que les arts sont quantité négligeable, et qui se rendent compte que la création artistique est essentielle à l'innovation, à l'avancement d'une société, à l'épanouissement de chacun d'entre nous, alors ce livre aura atteint son but.



HANS-JÜRGEN GREIF

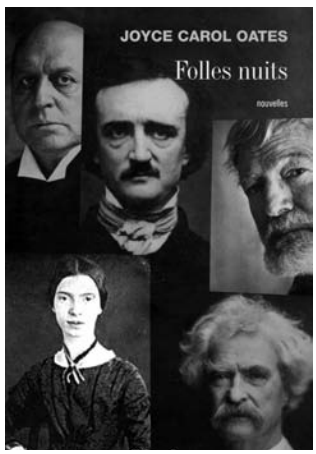
DAVID SERVAN-SCHREIBER
Avec la collaboration
d'Ursula Gauthier
On peut se dire au revoir plusieurs fois
Robert Laffont, Paris
2011, 158 pages

Déjà auteur de deux livres à succès, *Guérir* (2003) et *Anticancer* (2007), publiés tous les deux à plusieurs millions d'exemplaires et traduits en une quarantaine de langues, David Servan-Schreiber, médecin, clinicien, psychiatre et chercheur en neurosciences de renommée internationale, a fait paraître, quelques mois avant sa mort, le 21 juillet dernier, *On peut se dire au revoir plusieurs fois*. Il s'agit d'un essai profondément intimiste, qui se veut une sorte de bilan ou de mise au point sur sa méthode anticancer, qu'il a proposée dans ses ouvrages précédents. Atteint, comme on le sait, d'un cancer du cerveau, il y a dix-neuf ans, alors qu'il abordait à peine la trentaine, il se savait condamné, depuis que la bête qui dormait dans sa tête s'était à nouveau réveillée, malgré tous les efforts qu'il avait pu déployer pour retarder ce moment fatidique : l'exercice physique (le vélo surtout), le yoga, la méditation, la lutte incessante contre le stress… Ce qu'il a voulu vérifier dans ce nouvel ouvrage, écrit en collaboration avec Ursula Gauthier, alors que la rechute (ou la récidive) de son cancer, un « big one » celui-là, comme il l'écrit (allusion au terrible séisme qui guette un jour ou l'autre les habitants de la côte ouest américaine), c'est de vérifier si sa méthode de lutte est encore valide. Sa réponse est des plus catégoriques : oui, il a su prolonger sa vie, même s'il répète à quelques reprises qu'il n'y a pas de méthode infaillible, mais uniquement diverses approches pour soutenir la médecine traditionnelle et ainsi renforcer, sans médication, ou presque, mais avec une saine alimentation et l'exercice physique, les défenses naturelles du corps.

On peut se dire au revoir plusieurs fois n'est pas un livre de recettes ni un abécédaire de conseils. Ce n'est pas non plus un ouvrage de récrimination contre un certain mode de vie. Je l'ai lu comme un véritable cadeau que nous offre l'auteur, qui a beaucoup réfléchi et qui nous livre ici le fruit de ses réflexions sur la maladie qui l'a occupé pendant toutes ces années et sur sa manière de vivre et d'affronter sa souffrance mais aussi son destin, avec une lucidité et une détermination qu'il m'est difficile de qualifier. Car il sait, au moment où il écrit, que la fin est inévitable, qu'il est rendu au bout de la route, une route certes difficile et remplie de nombreux obstacles, de joies et de peines, d'espoirs et de déceptions. S'il est un regret qu'il n'hésite pas à formuler, c'est de ne pas s'être assez ménagé, comme on dit, d'avoir trop travaillé, d'avoir trop demandé à son corps dans ce désir, compréhensif, de profiter au maximum de la vie qui nous est prêtée, en somme. Toutefois, comme il le confie à un de ses frères, s'il avait à revivre sa vie, il agirait de la même façon, mais en surveillant davantage son stress de manière à protéger ses défenses immunitaires. Il ne manque pas, dans les dernières pages, de faire quelques mises en garde contre ce qu'il appelle les ennemis qui nous menacent constamment, les pesticides, les fertilisants, les aliments empoisonnés, etc., car, comme le lui a affirmé un de ses amis, Michael Lerner, « [o]n ne peut vivre en santé sur une planète malade ». Il cite aussi à quelques reprises les paroles d'un autre ami, un Québécois celui-là, Guy Corneau, dont il apprécie la méthode.

L'essai de Servan-Schreiber est percutant et ne peut laisser personne indifférent. Il n'y a pas de démagogie ni d'exagération dans ce plaidoyer de ce grand sage en faveur d'un mieux-être collectif, puisqu'il l'affirme, il ne parle pas que de et pour lui. De surcroît, le texte est écrit dans une langue accessible, qui néglige, et cela est heureux, le jargon scientifique que l'on retrouve souventes fois dans ce genre d'ouvrage. Servan-Schreiber écrit pour le peuple qu'il veut rejoindre. À lire et à méditer, petit chapitre par petit chapitre, avec pauses et… méditation.

AURÉLIEN BOIVIN



NOUVELLE

JOYCE CAROL OATES
Folles nuits
Éditions Philippe Rey, Paris
2011, 240 pages

Personne ne peut accuser Joyce Carol Oates de creuser le même sillon ; encore moins de s'endormir sur ses lauriers. Elle fait partie de ces écrivains qui refusent les recettes éprouvées. Ceux qui n'hésitent pas à prendre parfois des risques. À 73 ans, après avoir signé presque autant de livres que le nombre d'années qu'elle cumule, elle réussit toujours à se montrer à la hauteur de son talent, pleine d'esprit et inventive.

Entre deux pavés, il lui arrive d'offrir à ses lecteurs des recueils de nouvelles qui regroupent des textes déjà publiés ailleurs. *Folles nuits* en fait partie. Le livre, qui réunit cinq histoires assez longues, retrace les derniers jours de Poe, Dickinson, Twain, James et Hemingway. En tentant d'éclairer le côté sombre de ces figures marquantes de la littérature américaine, l'écrivaine fait bouger leurs piédestaux, d'autant qu'elle s'est intéressée à eux au moment où leurs plumes s'étaient taries.

Dans ce recueil, Poe, devenu gardien de phare, rédige un journal qui témoigne de la démence dans laquelle il a sombré. Twain, surnommé Grand-papa Clemens, peine sur une allégorie de Satan dans l'Autriche du XVI[e] siècle, tout en appréciant de manière équivoque les petites filles à peine pubères. James, qui étouffe son attirance pour les jeunes hommes, succombe à l'adoration qu'il leur voue en travaillant comme bénévole auprès de soldats moribonds à l'hôpital de Saint-Bartholomew. Hemingway, miné par la maladie et abandonné par l'inspiration, jongle avec l'idée du suicide en exprimant une aversion violente pour les femmes. Seule Emily Dickinson jouit d'un traitement plus délicat et mesuré. Dans une nouvelle de science-fiction intitulée « EDickinsonRépliLuxe », un couple fatigué adopte une réplique vivante de la célèbre poétesse afin de dissiper l'ennui qui l'accable.

Dans ces récits de fiction – inutile d'y chercher des faits authentiques –, Oates s'est inspirée de quelques chapitres d'ouvrages biographiques ainsi que de certains extraits tirés de l'œuvre de ces cinq chefs de file. Apparemment, elle aurait également adopté le style de chacun d'eux. Et nous pouvons sans doute reconnaître les phrases courtes et sèches d'Hemingway tout comme « la prose distinguée » de James. Sans réellement entamer le prestige de ses maîtres, l'écrivaine nous donne envie de les relire, voire de les interpréter d'une manière nouvelle. Car, au-delà de l'exercice de style, elle est parvenue, pour reprendre les mots de Mac Orlan, à « toucher l'homme en un point vulnérable ».

GINETTE BERNATCHEZ

Vents d'Ouest

Lili-la-Lune 2. Fil de soi

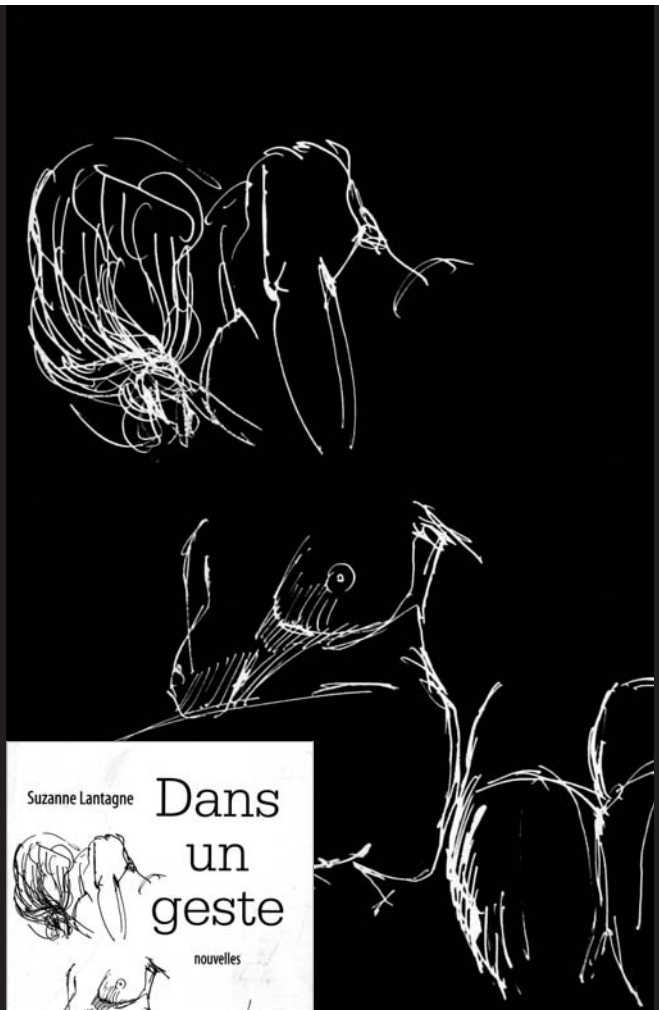
d'Amélie Bibeau

Après le vif succès rencontré par le premier tome de Lili-la-Lune, *Papillon de nuit*, voici enfin le deuxième, *Fil de soi*, disponible en septembre.

Illustration : Laurine Spehner

Collection « Ado » nº 94
174 pages, 9,95 $
ISBN 978-2-89537-211-0

Éditions Vents d'Ouest — www.ventsdouest.ca



SUZANNE LANTAGNE
Dans un geste
L'instant même, Québec
2011, 130 pages

Fidèle à un genre qu'elle maîtrise bien, Suzanne Lantagne semble avoir trouvé sa voie dans la nouvelle. *Dans un geste*, son quatrième recueil en seize ans, ménage dix rencontres amoureuses traversées de leur incontournable corollaire : le désamour.

Dans ces nouvelles, une femme, éprise avant tout de liberté et d'indépendance, noue, dénoue et renoue des liaisons chaotiques avec des partenaires à qui le « beau » rôle semble avoir échappé au moment de la distribution. On y retrouve un amoureux particulièrement mal embouché victime de l'impulsivité de sa femme (« La tarentule ») ; un prétendant ennuyeux faisant fi des attentes de celle qu'il courtise (« Si tu avais été ma sœur ») ; un fils à maman sans ambition, incapable de quitter le giron familial pour vivre avec celle qu'il prétend aimer (« Un bagel »). L'un se laisse manipuler comme un yoyo par sa compagne (« Examens de droit »), tandis qu'un autre ne désire que les femmes qui se refusent à lui (« Les salopes »). Toutes ces histoires sont racontées du point de vue d'une narratrice hardie et volontaire qui retombe rapidement sur ses pieds. Lucide, cette dernière n'aurait sans doute pas donné une chance sérieuse au couple formé par Roméo et Juliette, mais loin d'être blasée, elle ouvre l'œil et les bras avec enthousiasme pour le plaisir de « s'inventer des vies qui n'existeront jamais. Comment vivre sans attentes ? » (p. 115). Dans la nouvelle « Homonymes », qui occupe presque la moitié du recueil, cette femme prend conscience qu'elle ne s'est jamais investie dans la banalité du quotidien avec son amoureux. Au fond, n'est-ce pas ce qui lui donne autant d'allant ?

Lantagne, qui est issue du théâtre, possède un style nerveux et alerte qui va droit au but. Son héroïne, frondeuse et passionnée, fonce dans la vie sans regarder dans le rétroviseur. Sa présence très forte renforce la cohésion du recueil. Bref, voilà une lecture qui exerce un effet des plus toniques.

GINETTE BERNATCHEZ

POÉSIE

LOUISE DUPRÉ
Plus haut que les flammes
Éditions du Noroît
Saint-Lambert
2010, 106 pages

La poésie a habité toute la vie de Louise Dupré, qui poursuit encore aujourd'hui sa carrière de recherche-création. Sa dernière œuvre, *Plus haut que les flammes*, offre une réflexion sur l'écriture elle-même, sur la maternité et sur la vie, aussi.

S'inscrivant dans une mouvance contemporaine, le livre est traversé par la question de l'engagement, alors que la poésie, traditionnellement, se détournerait d'une telle représentation du réel. Mais « la vie est la vieº et l'on apprend à placer Auschwitzº et Birkenauº dans un vers » parce que rien n'est pur en ce bas monde. Le recueil, qui se lit comme un long poème, semble transmettre un souffle vital, rythmé par de courts vers et des strophes miniatures qui s'enchaînent sans accroc.

Malgré la gravité des thèmes convoqués, une esthétique de la retenue module l'écriture. Dès le début, la simple évocation des « minuscules vêtementsº des enfants d'Auschwitz » suffit à faire deviner un monde de pureté bêtement détruit alors qu'« un enfer d'imagesº fouillant la poussièreº des fourneaux » rappelle doublement la souffrance. De multiples références aux figures tordues et angoissées du peintre Francis Bacon accentuent d'ailleurs le contraste entre la terrible laideur du monde et l'innocence.

Un enfant réussit à apporter de la lumière dans ce chant qui ne devient jamais une triste litanie : c'est l'enfant auprès de la poétesse, son fils. « La nuit, une seule caresseº de l'enfantºº peut déjouerº ne serait-ce qu'un instantº le monde et sa douleur », si bien que l'acte de procréation et celui de création semblent se rejoindre au cœur de l'écriture, la femme trouvant une énergie incomparable dans la fragile présence enfantine. C'est ainsi qu'elle peut « recommenc[er]º [s]on poèmeºº avec la même main, le mêmeº monde, la même

merdeº étalée sur la page ». Mais ce souci des mots n'est pas que le fruit d'un projet intime, d'une lutte avec soi, il témoigne aussi du besoin de transmettre le langage : « le matinº tu t'évertues à ranimerº les saints livresºº pour l'enfantº près de toi ».

Se trouve là un réconfort devant le chaos du monde, car même s'« il y a des histoiresº que tu ne veux pasº raconter [à l'enfant] », d'autres permettent de dresser « des échellesº plus hautes que les flammes ». Aussi est-il naturel que, dans ce recueil composé par une femme de lettres, de nombreuses références intertextuelles soient disséminées au fil des vers, la preuve d'une solidarité artistique : la poétesse « veu[t] appartenirº à une lignée de rêveursº en éveilºº qui ont de tout temps propagé la consolationºº pour la suite du monde », titre du docu-fiction culte de Pierre Perrault, pour ne citer qu'une seule des allusions.

Plus haut que les flammes déploie une poésie puissante et élégante, dont la simplicité n'est qu'apparente. Aucun idéalisme facile n'est permis, la femme progressant sur un fil tendu entre l'espoir et le désespoir. C'est précisément pourquoi ce recueil donne envie de redresser la tête : il rend sensible « cette dignité qu'on appelle parfois *poème* ».

JULIE ST-LAURENT

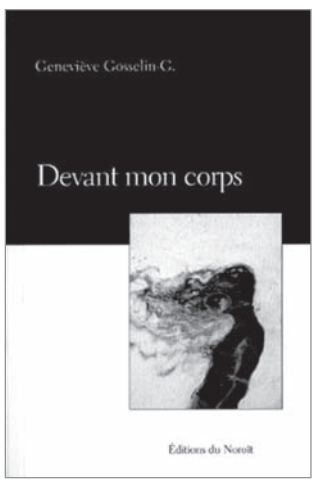
GÉRALD GAUDET
La fiction de l'âme
précédé de
Le lendemain du monde
Les Herbes rouges, Montréal
2011, 87 pages

Avec *Le lendemain du monde*, Gérald Gaudet déploie en nous un éblouissement qui est celui de la houle venant border le corps et l'esprit. Les vers se succèdent comme toutes les pluies passant des averses aux orages. Les teintes subtiles du ravissement transpercent le corps même des poèmes qui restent volontaires dans ce désir de redire le monde. Une écriture ici nous atteint, peu importe les lieux que nous habitons, et rappelle que « [l]a vie demeure la seule réponse º quand la terre se confond º avec ses deuils ». Se cheville alors au corps *La fiction de l'âme* dans une prose aux mille visages connus, réhabilités dans une posture imaginaire qui cherche à toucher quelque chose comme la beauté malgré l'horreur. Nos perceptions instinctives reviennent à leur origine, réduisant l'insanité et la tristesse au grade de la terre qui se gorge de sang pour ensuite expier des vies nouvelles, elles-mêmes fondées sur l'amour. Jamais le poète ne nous abandonne ; il œuvre avec patience à agencer l'inqualifiable et l'innommable sous la lumière de la voix qui ouvre l'existence de tout son long afin d'y engouffrer les mots qu'il nous faut réapprendre pour devenir les témoins et non plus les otages de la souffrance. Tel un vent la parole de Gérald Gaudet se donne à lire « pour rendre réversible l'ordre du réel ».

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

GENEVIÈVE GOSSELIN-G.
Devant mon corps
Les Éditions du Noroît
Saint-Lambert
2011, 74 pages

Parvenir à polir le rythme au point de le donner à voir comme un reflet translucide de l'écriture et préserver l'audace d'un mot livré seul au nom de l'attraction qu'il peut engendrer, voilà bien deux forces déjà définitives de Geneviève Gosselin-G. *Devant mon corps* est un premier recueil ferme, décidé à réaliser un mouvement entre la haine et l'amour, au centre duquel « la douleur º prévoit º ses rechutes » mais « réitèreº la forceº de vivre». Il s'agit pour une femme d'aimer malgré le risque et la peur, de répondre de sa présence entière au surgissement d'« un regard º fouetté º de soleil ». Malgré l'interdit initial, « le mystère º s'éternise º en écho » et la voix de l'amante se retrouve en devenir dans la résolution de l'aveu qui s'extirpe du fourreau de la retenue pour à la fois exprimer l'espérance : « [j] e me º colore de º préludes º inventés » et ouvrir le chemin au désir afin que ce dernier puisse descendre dans le corps comme une « fugue º farouche º d'un manque º en friche ». Acceptant le risque d'aimer, la femme délie sa résistance rationnelle sur la table de l'image : « je m'étends º

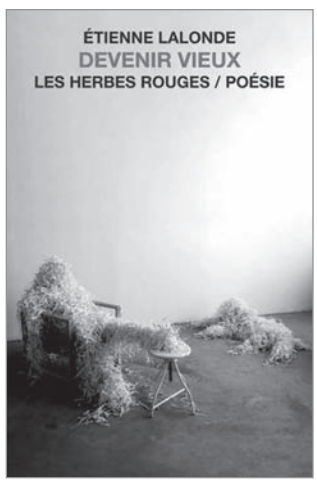


de tout º mon long º sur les étoiles » et dès lors le corps accueille l'irrémédiable nécessité d'aimer : « mon thorax º respire º ton ciel ». Dans la fin du règne de la peur naît la seconde liberté de vivre au sein de laquelle « se loge º l'espoir º encaissé º d'étaler º l'empyrée ».

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

ÉTIENNE LALONDE
Devenir vieux
Les Herbes rouges, Montréal
2011, 55 pages

Au sein du recueil *Devenir vieux*, Étienne Lalonde entre dans le drame pour regarder la véritable couleur que revêt le sang pour les hommes et les femmes qui se perdent lorsque meurent les enfants. « Malgré la mort du fils », qui résonne en chaque flanc du recueil, devenant une chair brûlée, deux êtres humains tentent de se raccrocher l'un et l'autre à l'existence sans parvenir à survivre ensemble à ce drame maudit acérant leur amour. La pluralité des voix n'est pas ici une innocente fantaisie littéraire, mais bien une partition coupable de nous révéler les multiples reflets de la désolation lorsque celle-ci devient une impératrice triomphante. Lalonde offre une parole de la métamorphose telle une quête harmonique vouée à se rompre irrémédiablement sous le poids du silence qui égorge, en chaque instant, la voix



tentée de se lever vers la mer pour aller illuminer les déserts et le ciel. Toujours présent, cerné par les ombres et le froid filant jusqu'au cœur, le souvenir d'une vie dissipée dans « [l]es derniers pièges du jour » attise le couple reconnaissant « le sort qui enlève toute pensée » dans une douleur vive incapable de débusquer

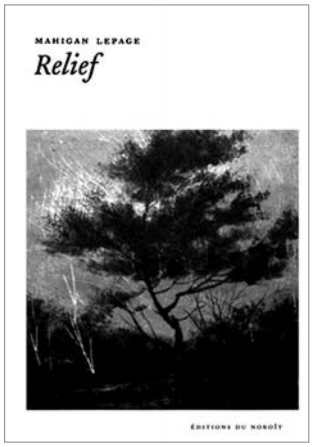
sa propre finalité. Sensible et ténue, l'œuvre s'agrippe au cœur de quiconque y plonge avec sincérité, dévoilant ce que devenir vieux peut vouloir dire lorsque l'on survit à la terreur de perdre un enfant. Avec ce chant choral, Lalonde s'avance vers un lyrisme différent de ses œuvres précédentes sans éviter les mots, les coups, les impulsions et les traces de la douleur, faisant jaillir par le fait même ce qui provient de la résilience.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

MAHIGAN LEPAGE
Relief
Les Éditions du Noroît
Saint-Lambert
2011, 107 pages

La rareté de la grâce se décèle parfois à la manière de l'enfant qui retourne des galets pour laisser surgir en la réalité des mondes ensevelis sous la noirceur étanche de l'infini. Touchés par elle, certains livres dépouillent une miséricorde défaite qui anime les peurs humaines, poussant avec raison le lecteur à les éprouver dans l'antre du cœur.

Relief de Mahigan Lepage est une œuvre de cet ordre. Écrite avec une maîtrise de l'image et du temps absolument désarmante, chaque page de ce livre profile une envie d'embrasser toute la réalité de l'existence par l'entremise d'un être, Romu, qui pourrait

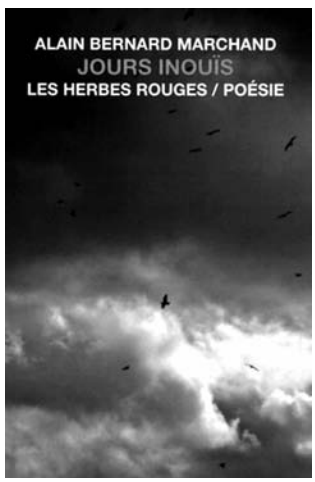


correspondre aux oubliés des villages égarés au creux de la beauté, ces endroits si blancs que la mémoire hésite à y résider. Romu marche, éventre les bois, entend le chant des machineries émerger de la fumée noire du diésel brûlé. Tombent au sol de cet univers gens, routes, campagnes ; tout se transperce à vif. La mélancolie atteint « le relief du plateau dans le vertige » alors que « [l]es battements du cœur et de la terre se font plus lourds et plus rares ». Le livre défonce les saisons une à une et, « [p]étrifié de peur et de douleur – durci comme un arbre de roc au bord du précipice », le lecteur bascule avec Romu au bas d'une falaise découvrant l'origine. Aucun bruit n'arrive à couvrir le silence propre à la prose de Mahigan Lepage, chez qui la beauté revient au monde tandis que l'on apprend à la regarder sans douter d'elle.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

ALAIN BERNARD MARCHAND
Jours inouïs
Les Herbes rouges, Montréal
2011, 66 pages

Il est nécessaire de parvenir à couler le regard humain sur le vide qui éclate en l'imaginaire comme le crépitement d'un feu de campagne projette en la nuit des zestes de lumières sauvages. C'est ce que les *Jours inouïs* d'Alain Bernard Marchand parviennent à profiler en ceux qui les traversent sans se retenir de les aimer. Ces poèmes au rythme sûr et aussi précis que l'élan même de l'horizon qui recouvre les limites du regard viennent enhardir le silence du réel qui se dépêche en chaque jour de l'existence. Par eux, la mémoire commune de l'humanité ne nous oublie pas, et ce, malgré qu'elle cède une place privilégiée aux images du



poète qui s'érigent devant nous comme une mosaïque dépareillée contre laquelle la beauté frôle le jour et la nuit. « Le vent entre dans les arbres en sève et en sort miraculé » alors que nous parvenons nous-mêmes à embrasser toute la réalité autour de nous. La mesure de l'espace et du temps comme un recours vient baliser le second volet de ce triptyque poétique et ancre en chaque poème qui le compose une idée vague de ce que serait un monde connu des autres et présenté à nous-mêmes pour entretenir l'envie de le découvrir. « Nous savons déjà que nous sommes d'un autre siècle » et nous nous accrochons, résolus, à l'envie de vivre qui épouse le cœur même du recueil. Se découvre alors le dernier lieu habité par le poète et il est possible de comprendre que « la fin sera aussi une aventure ».

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

> Quand la presse ne suffit plus...

LE DÉLIVRÉ

La lecture délivre, des libraires se livrent

> Plus de 250 articles sur le livre et la lecture

www.librairiemonet.com/**blogue**

Librairie Monet

ROMAN

ÉVELYNE DE LA CHENELIÈRE
La concordance des temps
Montréal, Leméac
2011, 144 pages

Après avoir écrit strictement pour le théâtre, Évelyne de la Chenelière, comédienne, metteure en scène et dramaturge estimée d'une rare fécondité (en dépit de son jeune âge, on lui doit tout de même une vingtaine de pièces), fait une incursion du côté du roman en signant *La concordance des temps*, une histoire désarçonnante qui laisse une empreinte durable et bien vive.

Pierre et Nicole forment un couple sur le point de se séparer. Afin de régler leur rupture en toute civilité, ils ont convenu d'un rendez-vous au restaurant. Pierre est en route, mais il suit le chemin des écoliers, un parcours chaotique semé de rencontres insolites. Pendant ce temps, au restaurant, sous les yeux d'un serveur plein de sollicitude, Nicole l'attend.

Cette proposition romanesque, apparemment facile à saisir, épouse une forme elliptique singulière qui exige une lecture attentive, d'autant que les personnages principaux se dévoilent chichement au fil des pages. En se livrant chacun de son côté à un soliloque intérieur, ils échafaudent lentement leurs histoires respectives et leur vision du monde. Au début, nous distinguons difficilement leurs voix, mais pour peu que l'on s'avise de l'accord des participes, nous savons que nous sommes en présence d'un homme et d'une femme. Parfois, un narrateur omniscient s'immisce dans le récit, et c'est lui qui, dans le dernier tiers du roman, nous apprendra que nous avions affaire à « Pierre-et-Nicole », deux êtres indifférenciés en surface, qui « vivaient dans le perpétuel consentement de leurs proches, érigeant sans s'en apercevoir un monument devant lequel on s'incline, un veau d'or conjugal » (p. 93).

La magie opère lorsque Pierre et Nicole s'absorbent dans leurs réflexions. Motivée par le désir d'examiner certains événements de la vie en leur essence, De la Chenelière, par l'entremise de ses personnages, se penche sur des questions fondamentales : le poids de nos responsabilités, le sentiment amoureux, les fondements de la maternité, la soumission aux codes sociaux, le processus du deuil, les relations filiales… En refermant le livre, on constate que certaines phrases frappantes (ou du moins les idées qu'elles ont fait naître) se sont fixées dans un coin de notre esprit. Ces apartés augmentent le degré d'intensité du texte en ajoutant une certaine théâtralité à l'ensemble du roman. A priori, *La concordance des temps* est un roman déroutant, mais son propos suscite plus d'une fois la réflexion, ce qui avec la plume heureuse de l'auteure représente deux bonnes raisons de lire ce livre.

GINETTE BERNATCHEZ

FRANÇOIS DÉSALLIERS
Le jour où le mort a disparu
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles
2011, 301[2] pages

C'est à une histoire quelque peu tordue, qui frôle l'invraisemblance, que nous convie François Désalliers, dans son septième roman, *Le jour où le mort est disparu*. Non pas que l'intrigue ne soit pas bien ficelée et qu'on n'y trouve pas du plaisir à la lecture. Nicole Lafleur attend avec impatience les livreurs du matelas qu'elle a acheté au magasin de meubles. Ce lundi matin-là, Jacques Laverdure, son mari, vendeur dans un magasin d'articles de jardin mais toujours en congé en début de semaine, tarde à se lever, lui qui a fait une visite à son médecin la veille pour un problème aux testicules. Devant le refus de quitter son lit, son épouse, affairée à arroser ses plants de tomates, le bouscule tant et tant qu'elle le fait rouler par terre, dans son empressement à se débarrasser des livreurs. Elle les conduit à la chambre, mais s'absente aussitôt, assurée que son mari s'occupera des visiteurs. Ce qu'elle ignore toutefois, contrairement au lecteur, informé dès les premières pages, c'est que Jacques est mort dans la nuit, sans qu'elle s'en rende compte. Les livreurs, pas trop futés, obéissent à ses ordres et nettoient la chambre au grand complet, emportant même avec eux le cadavre du mari car, selon la politique du magasin Gros et Méga-Gros, le client doit être satisfait à tout prix. Le lendemain, un préposé du magasin ramasse vieux matelas, emballage et corps du mari et achemine le tout à la décharge municipale. Jacques, on l'aura deviné, est introuvable, à la grande stupéfaction de Nicole, qui imagine toutes sortes de scénarios susceptibles d'expliquer la disparition de son mari, tout nu – il n'a emporté ni vêtements, ni clés de voiture, ni le manuscrit du roman, son dixième, qu'il se préparait à publier. Comme le découvrira son épouse, il a eu une aventure avec une autre femme, il s'est retiré dans un endroit secret pour faire de la recherche pour un nouveau roman, etc. Se poursuit pour l'épouse une longue attente, mais Jacques ne donne pas signe de vie, de sorte que cinq jours plus tard, Nicole décide, suivant les conseils du meilleur ami de son mari, de prévenir les autorités policières. Ce même jour, en après-midi, les deux livreurs, qui auraient pu lui être d'un précieux secours, se noient, ivres-morts, en participant à une excursion de pêche. De surcroît, le lendemain, leur chef de service, qui était au courant de l'abandon d'un cadavre au dépotoir, se tue dans un accident de la route. L'enquête est confiée à deux policiers, dont l'un est aguerri, même s'il a perdu la vue dans un attentat, et l'autre, une jeune femme qui a déjà pris du galon à ses côtés. Ils parviendront, grâce à l'intuition du plus expérimenté, à éclaircir le mystère.

L'intérêt du roman réside dans la recherche de Nicole, qui ne ménage aucun effort pour retrouver son mari, parce qu'elle ne s'explique pas sa disparition. Aussi visite-t-elle les divers lieux que son mari avait l'habitude de fréquenter, contacte son éditeur, son employeur, ses collègues de travail, mais sans succès, bien sûr. *Le jour où le mort est disparu* se révèle donc un roman de quête, dans la perspective de l'épouse éplorée. Comme cela arrive souvent dans ce genre de récit, l'héroïne, qui ne cesse de s'interroger sur sa propre conduite et sur celle de son mari, qu'elle a toujours cru fidèle, remonte dans son passé, qu'elle confronte au présent, fait tantôt d'espoirs, tantôt de désespoirs, et se pose une foule de questions sur le sens de la vie, la sienne et celle de ses

proches, sur les agissements aussi des propriétaires de magasins, prêts à tout pour répondre aux besoins de leur clientèle dans une société où l'accent est mis sur l'individualisme.

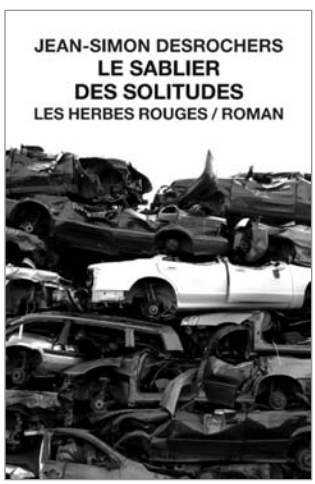
Le jour où le mort est disparu est écrit dans une langue agréable et sait intéresser le lecteur du début à la fin. À lire pour le plaisir.

AURÉLIEN BOIVIN

JEAN-SIMON DESROCHERS
Le sablier des solitudes
Les herbes rouges, Montréal
2011, 368 pages

Deux recueils de poésie, deux romans en librairie et deux autres qui se profilent à l'horizon. Malgré ses nombreux champs d'intérêt, il est clair que Jean-Simon Desrochers ne s'est pas mis à l'écriture en dilettante. En 2009, *La canicule des pauvres* a reçu un bel accueil et, dans la foulée, l'écrivain a souhaité faire aboutir un projet apparenté en écrivant *Le sablier des solitudes*, un second récit choral qui ouvre potentiellement la porte à une œuvre plus développée.

Quelques jours après le Nouvel An, des hommes et des femmes sans aucun lien entrent en piste à tour de rôle afin de nous faire découvrir leur univers à géographie variable. Fiona, militaire en permission exceptionnelle à la suite d'une mission dramatique, retrouve les siens à Richmond pour les fêtes. Jacques, ministre



fédéral influent, se tracasse au sujet de sa mère tout en s'envoyant en l'air avec son attachée de presse. À Sherbrooke, Jamel, un jeune immigrant qui a déserté toute religion, tombe amoureux d'une fille qui porte l'hidjab. Dans un coin du New Hampshire, à la faveur d'une première tempête de neige, un ancien gardien de prison initie son fils au déneigement.

Une fillette insensibilisée par sa médication, un chauffeur d'autocar crédule, une mère monoparentale hypocondriaque, un jeune Chinois en rupture de ban avec les siens… Treize solitudes télescopées par le destin au moment d'un carambolage monstre sur l'autoroute. Peu d'entre eux s'en sortiront indemnes…

Desrochers possède un style vigoureux qui puise son authenticité dans le mouvement, la précision et les détails. On le sent emporté par une inspiration stimulée par l'observation de ses semblables. Chacun des portraits qu'il esquisse traduit une réalité concrète. Lorsque Fiona se remémore les revers de sa patrouille à Kandahar, par exemple, nous sommes avec elle dans le feu de l'action. La reconstitution du carambolage – partie charnière du roman – obéit à un rythme étourdissant qui nous donne l'impression de *zapper* d'un véhicule à l'autre. D'ailleurs, le livre gagne à être lu rapidement, car l'écrivain a planté les décors d'une douzaine de romans et, même si les contextes diffèrent largement, un retour en arrière s'impose parfois pour démêler les personnages. Au bout du compte, l'ensemble personnifie de façon vivante une société fragilisée et individualiste qui nous est familière. Une société où chacun « parlera sans quitter les retranchements de sa solitude, ce domaine privé solidement construit, un silence à la fois » (p. 180).

Le livre longe l'étroite frontière délimitant les genres. Est-ce un roman ou un recueil de nouvelles peu traditionnel ? La question se pose, tout en restant secondaire, puisqu'on se souviendra plutôt du plaisir pris à cette lecture entraînante.

GINETTE BERNATCHEZ

KATIA GAGNON
La réparation
Éditions du Boréal, Montréal
2011, 203 pages

Directrice des informations générales au journal *La Presse,* où elle travaille depuis 1996, Katia Gagnon signe avec *La réparation* son premier roman. Lauréate du prix Jules-Fournier en 2009, en reconnaissance pour la qualité de la langue de ses écrits, elle a également publié, en 2008, un essai sur la maladie mentale, *Au pays des rêves brisés,* en collaboration avec son collègue Hugo Meunier. Reconnue pour ses articles abordant les sujets sociaux les plus délicats, tels que la prostitution, l'itinérance, la déficience intellectuelle et la maltraitance, elle s'attaque cette fois, par le biais de la fiction, à ce fléau pernicieux qu'est l'intimidation dans les écoles secondaires. Bien que la violence chez les jeunes soit un sujet dont on parle trop peu, son roman s'inscrit dans une vague d'œuvres (qu'on pense, entre autres, au livre de Jasmin Roy, *Osti de fif*, paru en 2010) qui cherchent à lever le voile sur l'intimidation ses ravages chez les enfants et adolescents qui en sont victimes.

Il ne fait pas de doute que Gagnon s'est inspirée de son expérience journalistique et des nombreuses informations recueillies au fil de ses reportages. De fait, son roman est empreint du regard critique de la journaliste désireuse d'atteindre le plus possible la vraisemblance. Cherchant à éviter de tomber dans le piège des stéréotypes et des idées préconçues, la romancière a choisi, plutôt que de mettre en scène des agressions commises par de jeunes garçons sur leurs camarades de classe, et ce, dans le milieu de l'éducation publique, de camper son intrigue dans un collège privé et d'exploiter la violence entre les jeunes filles.

La réparation est divisé en trois parties (« L'affectation », « Carnets de notes » et « L'exécution ») et est construit autour de deux intrigues : celle de Marie Dumais, journaliste chargée d'enquêter sur la jeune Sarah Michaud – une adolescente de 15 ans dont on a retrouvé le cadavre dans une rivière –, mais aussi celle de la petite Marie-Lune Provencher. Au fil des chapitres, Gagnon brosse, au moyen de témoignages recueillis par la reporter, le portrait de Sarah, enfant laissée à elle-même, dont les aptitudes lui ont permis d'être admise dans un collège privé malgré son appartenance à un milieu défavorisé.

D'abord laissée de côté, puis harcelée par les autres élèves, elle est confrontée à un véritable calvaire. Marie Dumais relate les événements qui ont conduit la jeune fille au suicide.

Parallèlement, le lecteur découvre l'histoire de Marie-Lune Provencher. La mère de cette dernière, qui l'élève seule, est aux prises avec un profond délire religieux et croit fermement que sa fille est une enfant spéciale, que le Seigneur lui a confiée et qu'elle doit préserver du monde extérieur en la gardant pure, loin de la « souillure de la parole humaine » (p. 43). Retrouvée dans un appartement misérable, la

petite est confiée aux soins des services sociaux. Le récit est donc celui des efforts déployés pour sauver l'existence d'une enfant, d'une lutte véritable pour son bien-être. Si la troisième partie de l'ouvrage permet de lier le destin de Marie-Lune Provencher à celui de Marie Dumais, le lecteur est néanmoins contraint d'imaginer ce qu'il advient des agresseurs de Sarah.

Pour une première publication, Gagnon offre un roman fort bien construit, poignant de réalisme. Le ton, critique, presque cinglant à la limite, permet à l'auteure de poser un regard acerbe sur les mesures mises en place pour enrayer l'intimidation, trop présente dans les écoles québécoises. Elle égratigne au passage tant un système pédagogique qui lui semble déficient et mal adapté aux besoins des adolescents que le silence meurtrier des témoins. *La réparation*, toutefois, n'est pas qu'un constat de l'échec cuisant des stratégies utilisées pour contrer la violence dans le système scolaire. Il est davantage une ode à la vie, un hommage à la compassion humaine, à ces individus qui font preuve de sympathie envers autrui. En somme, voilà une célébration de ces êtres qui, grâce aux contacts humains, parviennent à supplanter leur douleur et à survivre, tout simplement.

MARIE-MICHÈLE PARENT

CHARLOTTE GINGRAS
Guerres
La courte échelle, Montréal
2011, 160 pages

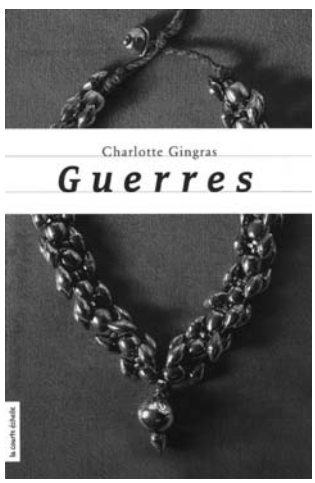
Maintes fois honorée pour son œuvre, Charlotte Gingras a depuis longtemps imprimé sa marque en littérature jeunesse. Son dernier roman, *Guerres*, possède d'ailleurs toutes les qualités qui ont fait d'elle une écrivaine majeure.

Dans ce récit intimiste, deux enfants s'interrogent sur les mobiles qui poussent leur père à partir en Afghanistan. À dix-huit ans, animé par le besoin de changer le cours des choses, celui-ci s'est engagé dans l'armée. Mais pourquoi, des années plus tard, alors qu'il n'y est pas tenu, abandonne-t-il son travail de professeur et sa famille afin de retrouver ceux qu'il nomme ses frères d'armes ? Luka, qui a neuf ans, ne parvient pas à cerner les enjeux de ce choix, sa grande sœur Laurence, une adolescente sérieuse et rangée, encore moins. D'autant qu'abrutie par la décision de son mari, perçue comme une trahison, leur mère s'acharne sur les siens sans décolérer.

Toutefois, en dépit de la solitude de chacun et de l'anxiété qui mine le moral de la famille, la présence lumineuse du bébé Mathilde polarisera l'attention de Laurence et de Luka. En se tournant vers autrui – leur petite sœur sans défense, un premier amoureux pour Laurence et un nouvel ami farouche pour Luka –, frère et sœur atteindront une maturité précoce qui, essentiellement, demeure celle du cœur. Certes, la guerre restera une énigme, les blessures mettront du temps à cicatriser, mais chacun réussira à se projeter vaillamment dans l'avenir.

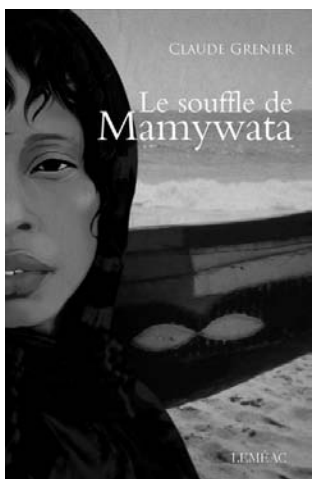
En se glissant tour à tour dans la peau de Luka et de Laurence, Gingras se livre à une analyse approfondie de leurs sentiments. Même si la gravité et la délicatesse de l'écrivaine écartent toute explication schématique, l'idée que la guerre fait des victimes à distance des champs de bataille apparaît en filigrane tout au long de l'histoire – d'où le titre. Son récit pénètre avec une authenticité rigoureuse la réalité de ceux qui voient un des leurs partir à la guerre, tout en atteignant ceux qui se questionnent sur le sens d'une telle intervention. Le roman s'adresse avant tout aux adolescents, mais l'émotion qu'il véhicule, la justesse du ton et la qualité de l'écriture devraient attirer un public plus large. Les jeunes lecteurs qui apprivoisent la littérature québécoise en côtoyant l'œuvre de Gingras ont beaucoup de chance.

GINETTE BERNATCHEZ



CLAUDE GRENIER
Le souffle de Mamywata
Leméac, Montréal
2011, 287 pages

La plus grande partie de l'intrigue du *Souffle de Mamywata*, premier roman de Claude Grenier, réalisateur à Radio-Canada, se déroule presque essentiellement en Afrique francophone, d'abord à Lome, capitale du Togo, puis à Cotonou, au Bénin. Joseph Markovsky, Joe pour les intimes, producteur et réalisateur de films documentaires, est délégué à Lome pour participer à une rencontre internationale de producteurs qui, sous le thème « Avoir cinquante ans en l'an 2000 », ont pour projets communs de tourner une série de portraits documentaires qu'ils veulent diffusés dans l'espace francophone. Ce premier voyage en Afrique noire plonge Joe dans un monde pour le moins étonnant, qu'il ne connaît pas et pour lequel il n'est nullement préparé. Sans histoire jusque-là, amoureux de sa femme Andréa, restée à Montréal, et père de deux grands adolescents, qu'il adore et qui le rendent heureux, il n'écoute pas les conseils de ses compagnons et compagnes, qui le mettent en garde contre les dangers inhérents aux aventures extraconjugales : « […] faut pas prendre au sérieux les aventures avec les petites, faut prendre ça comme une autre façon de découvrir l'Afrique, sinon, tu seras piégé, faut jamais devenir sentimental en Afrique, tu m'entends. Si tu te laisses prendre au jeu, ça peut mal finir pour toi » (p. 62), l'avertit David Traoré. Les familiers des agissements de certaines femmes couleur ébène savent que plusieurs Blancs ont succombé à la tentation, se sont laissé embobiner par elles, qui ont rapidement trouvé le moyen de les ruiner avec, souvent, la complicité de leur famille, leur mère surtout. Joe ne met guère de temps à se faire piéger, d'abord par Élodie, une escorte d'une beauté irrésistible, puis, une fois rendu au Bénin, par Aminata Boukari. Ces aventures détruisent son mariage et son foyer, car il a tout avoué à son épouse, perspicace, qui ne tarde pas à demander le divorce – on peut facilement la comprendre. Quant à ses deux enfants, ils s'éloignent de lui, surtout qu'il décide de retourner en Afrique auprès d'Aminata, même si Andréa le met en garde contre cet « écran vide » (p. 151). « J'étais accroché à Aminata, comme la proie à son hameçon, la moule à son rocher » (p. 137), avoue-t-il pour tenter de se justifier. Tel « un chien docile » (p. 175), un véritable esclave, il est possédé par cette femme, adepte du vaudou, qui déteste le vent de la mer, le souffle de



Mamywata, « la déesse de la mer, […] la sirène, […] la mère de l'eau, la main de la mer et […] le diable dans la vaudou » (p. 123). Il devient un simple pourvoyeur pour celle qui l'a ainsi privé de l'amour des siens. Quand il se réveille finalement, alors qu'Aminata avait payé un sbire pour l'éliminer, il se retrouve devant rien. Il l'avoue d'ailleurs : « Il ne me reste rien, rien que le mal que j'ai fait à Andréa, à mes enfants et sans doute aussi à Aminata » (p. 284), qu'il visite en prison avant de l'abandonner.

Cette histoire, Joe la raconte par analepse, trois ans après s'être installé à Yaoundé, au Cameroun, où il continue à tourner des documentaires tout en apportant son aide à de jeunes cinéastes africains francophones. Il semble bien seul, lui qui a mis du temps à se raisonner, au point que d'aucuns, comme moi, ne manqueront pas de blâmer sa conduite, même si, paraît-il, le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas.

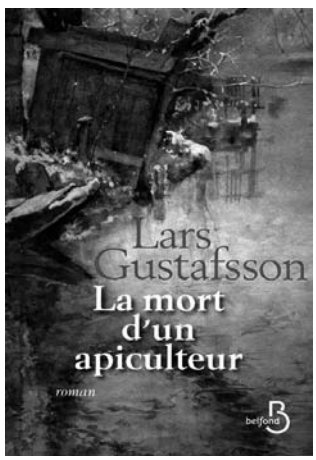
Le souffle de Mamywata est néanmoins un roman de qualité, écrit dans une langue soutenue, précise, parfois poétique, entre autres dans les descriptions de paysages et d'atmosphères, ce qui prouve le talent de Claude Grenier, qui a sans doute d'autres histoires à raconter pour nous charmer à nouveau.

AURÉLIEN BOIVIN

LARS GUSTAFSSON
La mort d'un apiculteur
Traduit du suédois
par Carl-Gustaf Bjurström
et Lucie Albertini
Belfond, Paris
2011, 221 pages

Publié en 1978, traduit en français cinq ans plus tard, *La mort d'un apiculteur* est réédité par la maison Belfond, qu'il faut remercier, car ce livre n'a pas pris un grain de poussière, au contraire. Sa facture est on ne peut plus classique – plusieurs carnets retrouvés après la mort du protagoniste, Lars Lennart Westin –, le fil de la narration se voit sans cesse brisé par des réflexions qui, en apparence du moins, vont du coq-à-l'âne. Gustafsson, qui vit aujourd'hui à Stockholm, après de longues années passées dans des universités allemandes et américaines, ajoute des descriptions de la fin d'un hiver en pleine campagne suédoise où un printemps sans joie se fait attendre. L'auteur fait défiler les souvenirs d'un homme qui pourraient se retrouver dans une œuvre du regretté Ingmar Bergman : une femme aimée, une grand-mère, une maîtresse, certains membres de la famille Westin. Le livre est placé sous la devise « On recommence, on ne se rend pas » (p. 79), conférant au personnage principal un air de buté solitaire. Séparé de sa femme, l'ancien instituteur vit retiré du monde. Membre de l'association des biologistes suédois, il s'occupe désormais de ses abeilles, dont il vend le miel à l'automne. Il mène une existence sans éclat, orientée vers le passé, jusqu'au jour où il reçoit une lettre de l'hôpital qu'il brûle sans l'ouvrir. Car il craint qu'elle ne contienne sa condamnation à mort, la présence d'un cancer dans ce corps qu'il a considéré jusqu'à présent comme le véhicule chargé de le porter d'un jour à l'autre, d'une année à l'autre. Dès la réception de la lettre, la vie de Westin change : il note dans différents cahiers le cours de son passé ainsi que celui du présent et, au moment où la douleur surgit dans son flanc, ce que lui réserve l'avenir.

Ces cahiers contiennent d'amers constats, comme la rencontre avec Anna, sa maîtresse. « Cela a été si soudain qu'il m'a fallu plusieurs années pour comprendre ce qui était arrivé. C'était tout simple, j'ai fait face à une sensation radicalement nouvelle, totalement inattendue : l'amour. Naturellement cela a été une catastrophe. [...] C'est une histoire incroyablement ridicule tant elle comporte d'événements fortuits, surprenants et bizarres » (p. 84). En réalité, cet amour n'avait rien de ridicule, et Westin le sait très bien. Mais il n'arrête pas de jeter un regard par trop aigu, d'une douloureuse lucidité, se situant à la limite du mépris, sur les événements qui ont façonné sa vie. L'autodérision, le manque de sympathie pour soi font comprendre à cet homme, coincé entre sa femme-amie et sa maîtresse, qu'il est irresponsable. Ou encore cette gêne qu'éprouve Westin quand il veut reprendre son chien, laissé le temps d'un après-midi chez des voisins, et qui ne veut plus l'accompagner. Westin est mortifié, il craint qu'on pense qu'il torture l'animal. En fin de compte, afin d'effacer tout soupçon, il leur laisse le chien. Comme les générations qui précèdent celle d'aujourd'hui, plus libérée, moins engoncée dans les traditions, Gustafsson observe sans complaisance la vie de cet homme, procédé fréquent



dans la littérature scandinave, résultant d'une éducation trop rigoureuse, elle-même redevable au protestantisme, qui place l'être humain sous l'œil de Dieu, sans lui donner d'intermédiaire pouvant intervenir en sa faveur.

Quand la douleur se fait si vive que Westin doit accepter des opiates, il l'accueille non pas en tant que châtiment divin, mais dans la résignation de celui qui a raté sa vie, de n'avoir su en profiter autrement. « Comprendre » est le mot clé en fin de vie. Avant la maladie, il n'avait pas saisi que l'avenir lui offrait la possibilité de cultiver ses talents, d'être heureux. Par là, l'auteur rejoint la pensée des plus grands écrivains philosophes de son temps, Saramago, Canetti, Semprun, Levi, Roth, Kundera, pour n'en nommer que quelques-uns. Ils sont liés par le pessimisme devant la vie, la haine de la mort, l'aveuglement de l'humain qui choisit trop souvent la mauvaise voie. Leurs livres offrent ni sinécure ni leçon, ils disent la vérité, celle d'être condamné à comprendre trop tard.

HANS-JÜRGEN GREIF

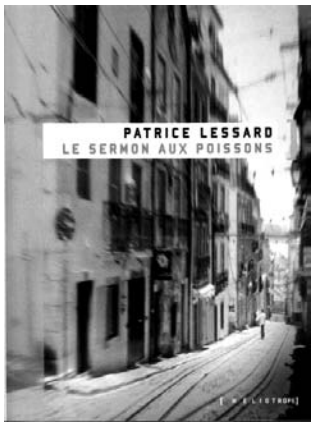
PATRICE LESSARD
Le sermon aux poissons
Héliotrope, Montréal
2011, 269 pages

Avec son premier roman, Patrice Lessard ne cache pas l'influence de son maître, le regretté José Saramago. Sans en faire le pastiche, l'auteur québécois, qui avait publié il y a deux ans un recueil de nouvelles (*Je suis Sébastien Chevalier*, 2009), reprend la façon avec laquelle Saramago insérait des dialogues dans le texte, ses longues phrases, la ponctuation arbitraire, les saillies dans les répliques, le mélange des voix narratives. Lessard ne cache pas son admiration pour son modèle, il le mentionne à plusieurs reprises, ainsi que d'autres grands écrivains portugais, comme António Lobo Antunes, publié chez Christian Bourgois (dont je vous recommande *Le cul de Judas* et *La splendeur du Portugal*, entre autres). Après quelques paragraphes, on lit : « On se serait cru dans un roman de Saramago » (p. 15). La filiation est poussée plus loin encore : le sujet même aurait pu être puisé dans l'imaginaire du maître.

Antoine est traducteur, sa femme Clara, urbaniste. Le couple vit à Montréal et passe régulièrement ses vacances à Lisbonne, amoureux qu'ils sont de cette ville, bâtie, comme Rome,

sur sept collines. Ce n'est pas tant la *Baixa* qui les attire, le quartier commercial avec ses grandes avenues, mais le *Bairro Alto*, et plus particulièrement l'Alfama et les vieux quartiers mauresques, labyrinthiques et pittoresques, avec ses petits restaurants, ses trappes à touristes, ses ruelles où l'on trouve tout, de la drogue aux bars ouverts jusqu'au petit matin en passant par les prostituées, là où l'on entend battre le cœur véritable de la ville, avec ses bistros où l'on chante le Fado, le petit peuple auquel se mêlent de grands seigneurs déchus. Cet été-là, « rentrer dans le non-pays du Québec » (p. 84) n'est plus une option pour Antoine. Il veut rester à Lisbonne pour de bon et espère que Clara partagera son désir. Mais sa femme refuse et repart pour Montréal, laissant Antoine dans un désarroi qui l'aspirera au fil des jours dans un maëlstrom où il faillit se perdre. Puisqu'il faut travailler pour survivre, Antoine, refusant de reprendre son ancien métier, a l'idée grandiose de s'inventer... maçon, nettoyeur d'azulejos, charpentier, tout enfin pour sauver la ville de la ruine. Les maisons, les vieilles demeures, tout est en train de s'écrouler, tout s'effrite. Le pays est au bord de la faillite, le travail manque, les gens vivent d'on ne sait quoi.

Ce sont les premières semaines dans une ville à la fois familière et inconnue qui sont rapportées ici. La perte de la notion du temps, accentuée par des beuveries avec des connaissances (Antoine n'a pas d'amis), des rencontres avec des femmes, pauvres substituts de Clara que le protagoniste cherche auprès de chacune d'elles. Une fresque sombre, déprimante pour l'immigrant que restera à jamais l'étranger pour les autres. À la fin, Antoine, devenu António, comprend « qu'avec Clara, Lisbonne [lui] avait toujours semblé une ville de lumière et de liberté, [il a] plutôt l'impression aujourd'hui que la ville se referme sur [lui], que Lisbonne est une cage » (p. 251). Il se rend compte que vivre à Montréal



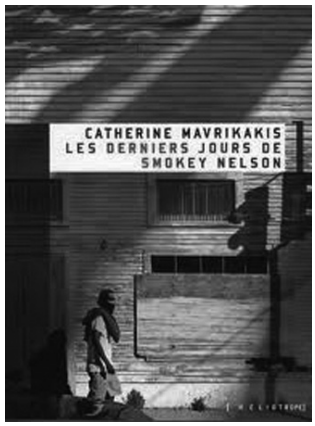
ou à Lisbonne revient au même puisque « [l]a sérénité [lui] sera à jamais inaccessible. [...] À la fin, [il est] seul » (p. 269). Lisbonne est un mirage, « une cage lumineuse et blanche » (p. 251) de laquelle il sera difficile de s'échapper.

Comme le dernier roman de Saramago, *Caïn*, où Dieu et le meurtrier des passagers de l'arche de Noé continuent à discuter de l'inutilité d'avoir créé l'Homme, la fin du *Sermon aux poissons* reste ouverte (le titre est tiré d'un texte du père António Vieira). Le premier roman de Lessard transmet une image fascinante de la réalité lisboète. Il réussit à capter l'atmosphère de la ville, ses odeurs, sa lumière, la chaleur de l'été, les cris, le calme des petits matins, bref, sa *vie*, tout en sachant qu'il succombe à une illusion. Voilà un livre convaincant, maîtrisé, aux accents de vérité douloureux et combien réussis.

HANS-JÜRGEN GREIF

CATHERINE MAVRIKAKIS
Les derniers jours de Smokey Nelson
Héliotrope, Montréal
2011, 304 pages

En 1989, un jeune Noir tue dans la chambre d'un motel à Atlanta une famille entière. Dix-neuf ans plus tard, il sera exécuté à la prison de Charlestown. Au-delà de la mort, il détruira la vie de ceux et celles qui l'ont connu : Pearl, la femme de chambre avec qui il a fumé nonchalamment deux cigarettes, quelques minutes

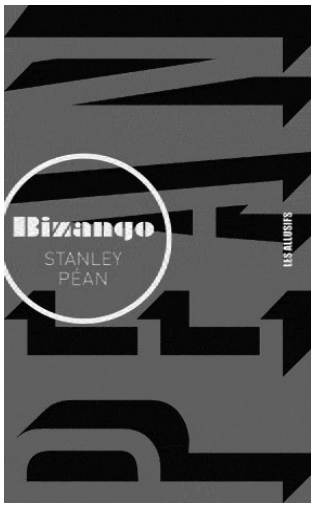


après les meurtres ; Ray, le père inconsolable de la jeune femme assassinée ; Sydney, que la police avait détenu brièvement à la suite d'une méprise sur l'identité du meurtrier. Et puis, il y a Smokey. On ne saura jamais ce qui l'a poussé à commettre son crime et pourquoi il n'a pas également tué Pearl, la seule qui pouvait l'identifier lors du procès.

Avec ce nouveau roman, l'auteure du *Ciel de Bay City* (2008), couronné de plusieurs prix, a relevé le défi de préciser l'impact destructeur d'un être humain sur des hommes et des femmes qu'il ne connaîtra jamais. Un seul d'entre eux parle, Sydney, qui s'adresse dans de longs monologues à sa chienne Betsy, tout en conduisant sa rutilante Lincoln blanche de Seattle à la Nouvelle-Orléans pour y retrouver ses parents, après le passage de l'ouragan Katrina. La voix de Ray est remplacée par celle de Dieu, qui utilise la langue de l'Ancien Testament (nous sommes après tout dans la *Bible Belt*), alors que celles de Pearl et de Smokey sont assumées par un narrateur anonyme. Pour Mavrikakis, il s'agissait de faire converger ces voix dissonantes et en former un chœur pouvant figurer dans une tragédie grecque. Car le livre se prêterait parfaitement à une transposition pour la scène puisque le sujet correspond en tous points aux exigences d'une tragédie de l'Antiquité : le meurtrier est l'instrument des dieux qui détruisent sans raison apparente des existences humaines. La révolte des survivants est inutile. Leur résistance est condamnée par ces mêmes forces qui avaient guidé la main de l'assassin. Ils vont tous sombrer (je laisse au lecteur le soin d'en découvrir la façon), fatigués qu'ils sont de lutter et de vouloir comprendre le motif d'un homme de 19 ans, que Pearl, celle qui découvrira les corps mutilés plus tard dans la journée du meurtre, avait trouvé d'un charme irrésistible pendant qu'ils fumaient à quelques mètres du crime, charme qui ne s'estompera jamais. Sans la voix de Sydney, promis à un grand avenir de musicien et né le jour de la mort de Jimi Hendrix, le livre aurait été d'une noirceur absolue. De plus, sans celle de ce Dieu grandiloquent, impérieux, voire prétentieux, le lecteur ne comprendrait pas ce qui constitue l'essence même des États du Sud, la haine que beaucoup de Blancs portent aux minorités : les Noirs, les immigrants, les homosexuels. Et que dire de la voix narrative quand elle parle de Pearl, femme docile, gentille, qui, fatalité prévue dans le scénario des dieux, rend visite à sa fille juste au moment où les médias font les gorges chaudes au sujet de l'exécution imminente de Smokey. Le changement de ton dans le dernier chapitre, le seul qui nous présente le meurtrier, frappe par la distance avec le sujet : C. Mavrikakis adopte avec une extraordinaire précision le seul vocabulaire possible, celui du froid, transposant à la fois l'attitude de Smokey pendant et après les meurtres, l'air glacial de sa dernière cellule et sa mort imminente.

L'enthousiasme que soulèvent les livres de l'auteure se verra augmenté encore par cette œuvre insistante, jamais faiblissante, qui jette des lumières sur un psychopathe dont les motifs restent à jamais inconnus, ainsi que sur la cruauté, tant humaine que divine. Un livre important qui nous hantera longtemps encore après en avoir terminé la lecture.

HANS-JÜRGEN GREIF



STANLEY PÉAN
Bizango
Les Allusifs, Montréal
2011, 300 pages

Dépêchée sur les lieux d'un incendie, Andréa Belviso, journaliste au *Quotidien de Montréal*, tombe sur une vieille dame qui prétend avoir été sauvée du brasier par le double de son défunt mari. Cette histoire aurait pu inspirer un scepticisme bienveillant à la jeune femme, n'eût été le fait qu'elle avait personnellement vécu semblable épisode à New York en septembre 2001. Ce prologue, teinté de fantastique, introduit habilement le personnage central du dernier roman de Stanley Péan : un *bizango*. Cette créature étrange engendrée par la culture vaudou jouit du pouvoir mi-sublime mi-maléfique – tant pour celui qui le détient que pour ceux qui en sont victimes – d'accéder aux pensées, aux rêves et aux sentiments de ses semblables.

Après avoir pris sous son aile une jeune prostituée tombée sous la coupe de Chill-O – un proxénète qui utilise la scène musicale comme couverture – notre caméléon humain et sa protégée, Domino alias Gemme, détalent sans trop savoir où aller, les hommes de main de Chill-O à leurs trousses. À partir de ce moment, l'intrigue rodée au quart de tour démarre sur les chapeaux de roues. Effets spéciaux à la clé, puisqu'en prenant quand bon lui semble l'apparence qu'il souhaite, le *bizango* multiplie les effets de manches.

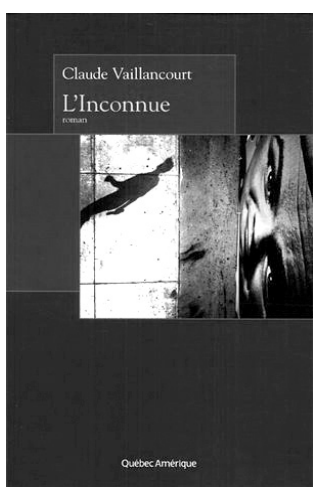
À la faveur d'une trame narrative trépidante ayant pour cadre une métropole branchée, cosmopolite et grouillante, Péan a imaginé une histoire qui nous permet de côtoyer des figures du monde de l'information et des forces policières, du milieu interlope des gangs de rues et de la communauté haïtienne montréalaise. Aucun temps mort dans ce roman monté comme un véritable film d'action. Tout y est, des dialogues qui ont du mordant, des scènes de poursuite mouvementées, des personnages fortement typés et une atmosphère fébrile qui entretient la tension. En émaillant son texte de références musicales, Péan a même songé aux pièces qui pourraient enrichir une éventuelle bande sonore.

En évoquant le thème de l'unité du « moi » – plus précisément de l'illusion que l'on se forge de cette unité –, le roman met en relief la multiplicité de nos « statuts ». À chaque nouvelle donne de la vie, nous passons d'un « moi » à l'autre, et qui pourrait l'illustrer avec plus de panache qu'un *bizango* ?

GINETTE BERNATCHEZ

CLAUDE VAILLANCOURT
L'inconnue
Québec Amérique, Montréal
2011, 274 pages

L'idée est ingénieuse : l'auteure à succès Béatrice Robin vient de se suicider. Dans son testament, elle demande que son ex-compagnon, Olivier Duval, termine son manuscrit inachevé, *Les fleurs de Terezin*, vaste fresque située en 1968, au point culminant des révélations sur les chasseurs de nazis disséminés un peu partout dans le monde. Il y est question des camps de concentration, de leurs survivants et de leurs bourreaux, les SS. Mais pour Olivier, lui-même écrivain, la littérature est autre chose que les best-sellers de Béatrice : « Quand j'ai terminé *mes* livres, j'ai la *ferme conviction* [...] d'avoir écrit des ouvrages *d'une grande qualité* ; du moins me laissent-ils *entièrement satisfait* » (p. 45, je souligne). Autrement dit, il est aussi déçu de cette volumineuse ébauche que des trois livres précédents de Béatrice, qui ont pourtant été adorés par ses lectrices, avec leurs ingrédients classiques – le couple idéal, l'amour, la séparation, la question, étirée à souhait, de quelle manière les protagonistes se réconcilieront. Toutefois, son dernier livre est d'une complexité telle qu'Olivier doit remonter aux sources mêmes du noyau de l'histoire, au camp de Terezin (en allemand : Theresienstadt, un des camps les plus infâmes, puisque les nazis y ont fait croire aux yeux du monde que les détenus juifs y étaient heureux). Parallèlement à ses recherches et aux corrections du manuscrit, il écrit son propre livre, le *making-of* du roman à retravailler de son ex-amie. Quand il a trouvé la solution à l'énigme, « l'Inconnue, le *x* qui [le] mènerait aisément à l'inévitable solution » (p. 216), il termine rapidement tant le roman de Béatrice que le sien, le roman dans le roman, la « rivalité du monde réel et de la représentation que nous nous en faisons » (Gide dans *Les faux-monnayeurs*, citation en épigraphe).

Une construction habile, donc, remplie de péripéties et de caractères issus de la littérature populaire qui, sous la plume de Duval, doit prendre l'allure d'un « grand roman ». Car le narrateur, écrivain tourmenté mettant sans cesse en doute ses capacités, transpose ses hésitations dans son *making-of*. C'est là que le bât blesse dans *L'inconnue* : par les retours en arrière, les fausses pistes, les répétitions, cette mise en abyme tombe elle-même dans les pièges tendus par le manuscrit de Béatrice. Par un effet d'osmose, voulu ou inconscient d'Olivier, celui-ci utilise par exemple, rien que sur une seule page, pas moins de seize adjectifs et adverbes (p. 182), ce qui est contraire à sa propre perception du style du « roman littéraire ». S'ajoutent à cela les innombrables points de suspension, l'étirement de l'enquête, empruntée au roman policier populaire (ici : qui est l'assassin du héros et de son psychanalyste ?), l'hésitation entre le roman historique (que s'est-il passé à Terezin ?) et celui à sensations fortes (pourquoi Béatrice s'est-elle suicidée ?). Ces éléments jettent une lumière glauque sur le *making-of* de Claude Vaillancourt, qui confère à son narrateur-écrivain des traits opposés à la conception même du « roman littéraire ». L'auteur rend Olivier obséquieux, voire pédant (profusion de « certes », de « certainement »), tâtonnant, verbomoteur (le manuscrit d'Olivier aurait gagné à être raccourci d'un tiers). Bref, on peut se demander s'il ne s'agit pas ici d'une double caricature d'écritures où l'une prend le contre-pied de l'autre. J'en doute. La fin du roman de Béatrice, trouvée par Olivier pour aider « les lecteurs » (p. 265 ; ce passage du féminin au masculin est tout de même troublant, comme si la plupart des femmes lisaient du populaire et les hommes, du « sérieux »), constitue un joli persiflage de ceux d'Agatha Christie, où le coupable est le personnage le moins suspect entre tous. Le procédé serait acceptable si l'auteur avait défini plus clairement les ambitions de son narrateur.

HANS-JÜRGEN GREIF